

Luciana PENTELIUC-
COTOȘMAN
(Université Politehnica Timișoara)

**La dialectique de la mémoire et
de l'oubli dans *Vendredi ou les
limbes du Pacifique*. La clé
du bonheur selon Michel Tournier**

Abstract: (The dialectic of memory and oblivion in *Friday or the Other Island*. The key to happiness according to Michel Tournier) A whole tradition of thought has endorsed a true cult of memory as an essential faculty of the mind, as well as the conception of a destructive and dangerous, therefore essentially negative oblivion, which would only be the absence or the loss of memory. Contrary to this tradition, several philosophical and anthropological approaches to oblivion have multiplied the arguments in favor of a necessary and beneficial forgetfulness, understood as a liberating and creative power, as a component and the very strength of memory. This article aims to reread the tournierian philosophical novel *Friday or The Other Island* in the perspective of the relationship between memory, oblivion, time and person, of the ambivalence and the duality of memory and oblivion and their joint contribution to the apprehension of the world and to the construction of the self. The dialectic of memory and oblivion, underlying Robinson's initiatory adventure and his quest for superhumanity, leads to a wisdom of the moment that transcends it and consists in dominating time by breaking all solidarity with it.

Keywords: *oblivion, concrete memory, childhood memory, time, moment.*

Résumé : Toute une tradition de pensée a entériné un véritable culte de la mémoire comme faculté essentielle de l'esprit, et la conception d'un oubli destructif et dangereux, donc essentiellement négatif, qui ne serait que l'absence ou la perte de celle-ci. À l'encontre de cette tradition, plusieurs approches philosophiques et anthropologiques de l'oubli ont multiplié les arguments en la faveur d'un oubli nécessaire et bénéfique, entendu comme un pouvoir libérateur et créateur, comme une composante et la force même de la mémoire. Le présent article se propose de relire le roman tournierien *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, roman philosophique qui donne beaucoup à penser, dans la perspective de la relation entre mémoire, oubli, temps et personne, de l'ambivalence et de la dualité de la mémoire et de l'oubli et de leur contribution conjointe à l'appréhension du monde et à la construction de soi. La dialectique de la mémoire et de l'oubli sous-tendant l'aventure initiatique de Robinson et sa quête d'une surhumanité, débouche sur une sagesse de l'instant qui la dépasse et qui consiste à dominer le temps en rompant avec lui toute solidarité.

Mots-clés : *oubli, mémoire concrète, souvenir d'enfance, temps, instant.*

Inscrite dans le temps et inconcevable en dehors de cette structure, l'existence humaine suppose la mémoire autant que l'oubli. Dans notre société, la mémoire fait l'objet d'un véritable culte, tandis que l'on dénonce les dangers de l'oubli. Pourtant, si la mémoire est une condition essentielle de l'existence humaine, l'oubli, qui la menace toujours et que l'on redoute, à première vue, comme une perte de conscience, est lui aussi constitutif de l'homme et son caractère actif, nécessaire et bénéfique pour le

bonheur de l'être ; il a été bien mis en évidence par les sciences humaines. Mémoire et oubli, indissolublement liés dans une subtile dialectique, se rapportent à la pensée de la temporalité et aux tentatives imaginaires de s'insurger contre le Temps et de défier la mort. C'est par ce biais que nous nous proposons de relire le roman *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier.

L'aventure initiatique de Robinson, interprétée comme la quête imaginaire d'une surhumanité, permet d'éclairer, dans une perspective à la fois littéraire et philosophique, l'ambivalence et la dualité de la mémoire et de l'oubli, leur contribution conjointe à l'appréhension du monde et à la construction de soi, ainsi que la fonction libératrice de l'oubli sous-tendant la métamorphose et la réinvention de l'être.

1. Visages de l'oubli et formes de mémoire

Mythologique et philosophique, le premier et le plus célèbre des romans tournieriens prête à des lectures plurielles, comme le montrent bien les nombreuses exégèses qu'il n'a cessé d'inspirer, dès sa parution, en 1967. Certes, il y a dans *Vendredi* tous les ingrédients obligés du roman, tout ce qui est susceptible de captiver le lecteur plus ou moins averti, mais il y a également, habillée d'une richesse d'images symboliques, une réflexion philosophique autour des grands thèmes de l'existence, de l'être, d'autrui, du temps, de la mort, qui traverse le roman d'un bout à l'autre, munis d'une remarquable profondeur. C'est à ce soubassement métaphysique que nous nous intéresserons principalement, en suivant au fil du texte les entrelacs de l'histoire de Robinson, de la mémoire et de l'oubli, ainsi que l'alternance et l'affrontement de ces deux formes d'existence et d'appréhension du monde, qui marquent les étapes de l'évolution spirituelle du héros.

Robinson est voué à une aventure extraordinaire et à un destin exemplaire que le capitaine Van Deyssel prophétise moyennant les cartes du Tarot, dans cette mise en abyme prospective qui ouvre et structure le roman. Il est appelé à s'élever jusqu'au zénith de la perfection humaine, mais pour accéder à cette condition infiniment difficile à conquérir, il doit subir une transformation profonde de tout son être. Une telle métamorphose exige la rupture progressive, mais totale de tout ce qui représente sa vie, son monde, un renversement de perspective et de valeurs, elle exige de faire table rase, elle exige d'oublier. Ce n'est donc pas par hasard que le naufrage jette Robinson sur une île déserte. Cet « îlot » « totalement inconnu » (VLP, 19), « que les cartes ne mentionnaient pas » (VLP, 18), c'est un espace de l'oubli par excellence. Robinson s'y retrouve exilé de la société humaine et de la mémoire collective, tombé dans l'oubli qui se confond avec la mort :

« Ma propre conviction que j'existe a contre elle l'unanimité. Quoi que je fasse, je n'empêcherai pas que dans l'esprit de la totalité des hommes, il y a l'image du cadavre de Robinson. Cela seul suffit, non certes à me tuer, mais à me repousser aux

confins de la vie, dans un lieu suspendu entre ciel et enfers, dans les limbes, en somme. » (VLP, 129-130).

Oublié du monde, il choisit, en un premier temps, d'oublier lui aussi cette expérience qu'il envisage comme une malheureuse parenthèse dans son existence. Il refuse donc tout ce qui s'y rattache. Il tourne obstinément le dos à l'île et néglige complètement le présent. Il oublie ainsi volontairement de compter les jours qui passent, ce qui introduit dans le vécu temporel une discontinuité :

« Combien de jours, de semaines, de mois, d'années s'étaient-ils écoulés depuis le naufrage de la *Virginie* ? Robinson était pris de vertige quand il se posait cette question. Il lui semblait alors jeter une pierre dans un puits et attendre vainement que retentisse le bruit de sa chute sur le fond. » (VLP, 32).

Un *trou de mémoire*, au sens le plus littéral de l'expression. Son sens du temps s'en trouve puissamment affecté, à commencer avec l'estimation des durées : « ayant négligé de tenir un calendrier depuis le naufrage, il n'avait qu'une idée vague du temps qui s'écoulait. » (VLP, 27). Il s'enferme dans une boucle temporelle où, comme un amnésique, il revit continuellement le même jour : « Les jours se superposaient, tous pareils, dans sa mémoire, et il avait le sentiment de recommencer chaque matin la journée de la veille. » (VLP, 27).

Les troubles de mémoire et la confusion des repères temporels qui s'accompagnent d'une perte du sens de la réalité, ne sont que les premiers symptômes d'une désorganisation progressive de l'identité qui précède la métamorphose de Robinson. Parallèlement aux oublis, des associations diffuses lui font « craindre d'être l'objet d'hallucinations » et de « perdre l'esprit » (VLP, 22). Telle les images incongrues, engendrées par la contemplation de la mer, qui, dans l'attente passive du salut, commencent à l'obséder :

« Il oublia d'abord qu'il n'avait à ses pieds qu'une masse liquide en perpétuel mouvement. Il vit en elle une surface dure et élastique où il n'aurait tenu qu'à lui de s'élançer et de rebondir. Puis, allant plus loin, il se figura qu'il s'agissait du dos de quelque animal fabuleux dont la tête devait se trouver de l'autre côté de l'horizon. Enfin il lui parut tout à coup que l'île, ses rochers, ses forêts n'étaient que la paupière et le sourcil d'un œil immense, bleu et humide, scrutant les profondeurs du ciel. » (VLP, 22-23).

Cette fascination devant la « vaste plaine océane légèrement bombée, miroitante et glauque » (VLP, 22), image symbolique qui n'est pas sans rappeler les eaux du Léthé, est la première forme que prend l'oubli. C'est « sa tentation, son piège, son opium », une forme essentiellement négative, associée aux « ténèbres de sa démence » (VLP, 42). Robinson fait une tentative de s'en arracher, de reprendre en main sa vie et la maîtrise du temps vécu, en entreprenant la construction d'un bateau - *Évasion* -, dont le nom est suggestif en ce sens. Le projet mobilise ses forces et sa volonté - « il était

poussé dans sa tâche par une inéluctable nécessité » (VLP, 27) -, ainsi que sa mémoire, une mémoire utilitaire, dont il recouvre l'usage.

« Il travaillait lentement et comme à tâtons. Il avait pour seul guide le souvenir des expéditions qu'il faisait encore enfant dans un chantier de construction de barques de pêche établi sur le bord de l'Ouse à York, ainsi que celui de cette yole de promenade que ses frères et lui avaient tenté de confectionner et à laquelle il avait fallu renoncer. [...] Il se souvenait certes des formes à vapeur dans lesquelles les charpentiers de l'Ouse ployaient les membres du futur bateau. » (VLP, 27).

Isolé de la civilisation et réduit en quelque sorte à un état de nature, Robinson découvre également une autre forme de mémoire - le corps mémoire - par laquelle il rejoint une mentalité primitive.

« L'*Évasion* était terminée, mais la longue histoire de sa construction demeurait écrite à jamais dans la chair de Robinson. Coupures, brûlures, estafilades, callosités, tavelures indélébiles et bourrelets cicatriciels racontaient la lutte opiniâtre qu'il avait menée si longtemps pour en arriver à ce petit bâtiment trapu et ailé. À défaut de journal de bord, il regarderait son corps quand il voudrait se souvenir. » (VLP, 35).

Dans un souci de récupérer le temps perdu, il se promet de commencer à compter les jours, mais il oublie sa décision aussitôt. En effet, il flotte toujours dans un temps indéfini, « ne vivant plus que dans une sorte de torpeur de somnambule, au-delà de la fatigue et de l'impatience » (VLP, 27), dans l'immédiat, menacé à tout moment par l'oubli : « Cette présence marginale et comme fantomatique des choses dont il ne se préoccupait pas dans l'immédiat s'était peu à peu effacée de l'esprit de Robinson. » (VLP, 36).

Lorsque sa tentative d'évasion échoue - faute d'avoir « perdu de vue » (*oublié*) « le problème de [la] mise à flot » de l'embarcation (VLP, 36) -, la solitude et le désespoir l'accablent et, brisé par « la rupture de quelque petit ressort de son âme » (VLP, 38), il cède à la tentation de la souille.

« Là il perdait son corps et se délivrait de sa pesanteur dans l'enveloppement humide et chaud de la vase, tandis que les émanations délétères des eaux croupissantes lui obscurcissaient l'esprit. [...] Libéré de toutes ses attaches terrestres, il suivait dans une rêverie hébétée des bribes de souvenirs qui, remontant de son passé, dansaient au ciel dans l'entrelacs des feuilles immobiles. » (VLP, 38-39).

Sous-tendue par le symbolisme de la mare et du marais, la souille est le lieu de l'oubli de soi, une autre modalité de fuite et de refus du principe de réalité, refuge dans le délire et solution mortifère à la détresse existentielle.

Après que Robinson aura recouvré le bon usage de la raison (et de la mémoire), l'expérience de la souille sera pensée (revécue, mémorisée) dans un registre essentiellement négatif : « des défaillances dont il avait honte et qu'il s'efforçait

d'oublier » (VLP, 45). La souille est sa « pente funeste », sa « défaite », son « vice » (VLP, 50). Elle représente « une durée indéterminée, indéfinissable, pleine de ténèbres et de sanglots », au bout de laquelle il est devenu une « créature nauséabonde et dégénérée » (VLP, 45). L'oubli est dégradation, dépouillement, déchéance, dérélition. Robinson l'associe également aux ténèbres, à la nuit, au néant et à la mort. « Les ténèbres m'entourent. » (VLP, 54), écrit-il dans son *log book* et, plus loin, il se demande amèrement :

« Pourquoi faut-il qu'au cœur de la nuit je me laisse de surcroît couler si loin, si profond dans le noir ? Il se pourrait bien qu'un jour, je disparaisse sans trace, comme aspiré par le néant que j'aurais fait naître autour de moi. » (VLP, 85).

Le désespoir entraîné par la solitude s'attaque même à cette mémoire élémentaire dont parle Henri Bergson dans *Matière et mémoire*, qui se conserve dans le corps, comme une habitude, et qui fonctionne de manière automatique et mécanique. En effet, l'abandon de soi ouvre devant Robinson la voie d'une déshumanisation qui se poursuivra d'étape en étape, en changeant de sens et de signe, jusqu'à sa transformation totale en surhomme. Dans l'expérience de la souille, il s'oublie au point de perdre les habitudes humaines les plus élémentaires, son humanité même.

« Ses mains devenues des moignons crochus ne lui servaient plus qu'à marcher, car il était pris de vertige dès qu'il tentait de se mettre debout. [...] Il mangeait, le nez au sol, des choses innommables. Il faisait sous lui et manquait rarement de se rouler dans la molle tiédeur de ses propres déjections. Il se déplaçait de moins en moins, et ses brèves évolutions le ramenaient toujours à la souille. » (VLP, 38).

Pourtant la souille n'est pas que maléfique. Comme tout symbole, elle est bivalente et l'écrivain en exploite le potentiel imaginaire. Dangereuse, déshumanisante, elle avilit Robinson et celui-ci en redoute « les forces dissolvantes qui m'entraînaient vers l'abîme » (VLP, 64), mais elle s'avère également lénifiante, protectrice, maternelle et libératrice. La souille est la matière indifférenciée, passive et féminine (DS, 611), symbole des germinations invisibles, que surdétermine l'archétype de la terre-mère et dans laquelle s'enclenche la métamorphose du héros. C'est dans la fange liquide que Robinson se réfugie lorsque l'existence lui pèse trop lourd et c'est toujours là qu'il retrouve, dans une « déchirante douceur » (VLP, 49), les premiers souvenirs d'enfance, ces origines de l'être profond qui lui permettront de renaître.

« Dans les vapeurs méphitiques où tournoyaient des nuages de moustiques se desserra peu à peu le cercle des poulpes, des vampires et des vautours qui l'obsédaient. Le temps et l'espace se dissolvaient, et un visage se dessina dans le ciel brouillé, bordé de frondaisons, qui était tout ce qu'il voyait. Il était couché dans une berceuse oscillante que surmontait un baldaquin de mousseline. Ses petites mains émergeaient seules des langes d'une blancheur liliale qui l'enveloppaient de la tête aux pieds. Autour de lui une rumeur de paroles et de bruits domestiques

composait l'ambiance familière de la maison où il était né. La voix ferme et bien timbrée de sa mère alternait avec le fausset toujours plaintif de son père et les rires de ses frères et sœurs. » (VLP, 49).

L'oubli relève de cette même logique duelle, tellement chère à Tournier. La souille évoque le passé. L'oubli de soi mobilise la *mémoire concrète*, « authentique » et « totale », « mémoire de toute la personne » et « évocation du passé dans sa plénitude » (Gusdorf 1951, 56). Ancrée dans les sensations, elle préside ainsi au surgissement des souvenirs d'enfance profondément révélateurs de l'essence de l'être. On peut y déceler l'intuition du rôle actif et bénéfique de l'oubli comme « une composante de la mémoire elle-même », formulée explicitement, trente ans plus tard, par l'anthropologue Marc Augé : « l'oubli, en somme, est la force vive de la mémoire et le souvenir en est le produit » (1998, 30).

Le « retour du passé » constitue la marque même de la mémoire (Gusdorf 1951, 13). Après l'épisode de la souille et de l'oubli de soi, c'est sous le signe de la mémoire que sa vraie vie dans l'île commence pour Robinson. Contre les « forces dissolvantes » (VLP, 64) de l'oubli, il trouve appui dans la mémoire habitude, « toujours tendue vers l'action, assise dans le présent et ne regardant que l'avenir » (Bergson 1939, 57), cette « mémoire technique utilitaire du sujet agissant » (Gusdorf 1951, 1).

En se consacrant entièrement à l'administration de l'île, Robinson s'efforce tout d'abord de s'opposer à l'oubli de soi et de conserver son héritage d'homme civilisé qui le relie encore à la société. La récupération des objets de l'épave de la *Virginie* est le premier geste dicté par cette attitude. Fragments d'une mémoire éclatée, « les objets les moins utilisables gardaient à ses yeux la valeur de reliques de la communauté humaine dont il était exilé » (VLP, 43). Cette valeur symbolique découle de l'importance que le héros accorde au passé et à ces structures d'appui, étroitement liées, que sont la mémoire et l'imaginaire collectifs, « le fragile et complexe échafaudage d'habitudes, réponses, réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications » que « chaque homme porte en lui » (VLP, 53) et qu'il s'emploie à conserver pour s'assurer en quelque sorte le lien et l'unité avec la société dont il est coupé.

Conserver, préserver, stocker : « Thésauriser ! » (VLP, 61). Tel est l'impératif qui régit la vie de Robinson administrateur et gouverneur de l'île. L'homme de mémoire l'emporte encore une fois sur l'homme de l'oubli, ce qui vient d'ailleurs montrer que « la mémoire constitue une attitude prise par l'homme et dans laquelle il s'engage tout entier avec toutes les ressources de son être. » (Gusdorf 1951, 130).

Robinson recouvre son humanité et pour la renforcer, il remonte jusqu'à l'aube de l'histoire et, en renouant avec une mémoire ancestrale, il reconstruit à lui seul la civilisation humaine toute entière. Il dresse une carte de l'île qu'il baptise du nom *Speranza*. Il arpente, défriche, laboure, sème, apprivoise des chèvres. « Comme l'humanité de jadis, il était passé du stade de la cueillette et de la chasse à celui de l'agriculture et de l'élevage » (VLP, 47). Il se construit une maison qui, plus qu'un lieu de refuge, est un lieu de mémoire - « comme une sorte de *musée de l'humain* » (VLP,

66) - et un symbole de l'être intérieur : Robinson y pénètre « comme s'il rendait visite à ce qu'il y avait de meilleur en lui-même » (VLP, 66).

Instaurateurs, tous ses actes acquièrent une dimension symbolique et mythique, en se réclamant du prestige de *la première fois*. Ils marquent « sa rentrée dans le monde de l'esprit » (VLP, 44), le retour à (de) la mémoire. Il redécouvre l'écriture - « cet acte sacré » - et commence à tenir un journal, le *log book*, « pour y consigner [...] ses méditations, l'évolution de sa vie intérieure, ou encore les souvenirs qui lui revenaient de son passé et les réflexions qu'ils lui inspiraient » (VLP, 44-45).

Robinson s'emploie notamment à mesurer le temps. Grâce à la clepsydre qu'il se crée, objet clé, hautement symbolique, de son univers, « [son] temps est sous-tendu par un tic-tac machinal, objectif, irréfutable, exact, contrôlable » (VLP, 67). Il inaugure également un calendrier - son propre calendrier, puisqu'il se trouve dans « l'impossibilité d'évaluer le temps qui s'était écoulé depuis le naufrage de la *Virginie* » (VLP, 45) -, qui le rassure en intégrant son existence à un cycle cosmique et à un ordre intelligible. Le calendrier remplit ici deux fonctions : « instrument de pensée » (Ricoeur 1985, 189) permettant de connecter le temps vécu sur le temps universel, et symbole « à la fois de l'irréversibilité et de l'éternel retour » (DS, 159).

Dans cette phase de la reconquête de soi, l'oubli, qui l'avait projeté hors du temps, apparaît maintenant à Robinson sous un nouveau jour : « Dans la mesure où je vis au jour le jour, je me laisse aller, le temps me glisse entre les doigts, je perds mon temps, je me perds. » (VLP, 60). Dès lors, la restauration du calendrier n'est pas seulement une tentative de s'opposer à l'oubli et de reprendre possession de lui-même, mais, ce qui plus est, un moyen de « lutter contre le temps, c'est-à-dire d'emprisonner le temps » (VLP, 60). Toujours est-il que, tout en lui donnant l'impression de dominer le temps, le calendrier et la clepsydre ne font que le cantonner dans le temps, le soumettre à l'ordre d'une existence humaine inscrite dans le temps et régie par la mémoire.

Comment donc affronter l'accumulation du temps et la pesanteur du monde ?

2. Oubli libérateur et mémoire concrète : la force révélatrice du souvenir-image

Robinson sombre de nouveau « dans un abîme de déréliction » (VLP, 30) et, cette fois-ci, il cherche refuge dans la grotte du centre de l'île, nouvel avatar des limbes - « lieux livides » où « la vie et la mort étaient si proches l'une de l'autre » (VLP, 109) - et haut lieu de l'oubli du présent et de la rencontre avec le passé. Pourtant le dynamisme imaginaire sous-tendant cette nouvelle épreuve est différent : la chute dans les ténèbres de l'oubli de soi et de la bestialité s'estompe en descente, la douce descente dans les entrailles de la terre, où « la nature féminine de Speranza se chargeait de tous les attributs de la maternité » (VLP, 107).

Tapi dans l'endroit le plus profond de la grotte, dans un alvéole qui semble avoir été conçu justement pour l'accueillir et l'« informer », Robinson atteint un état d'oubli

de soi presque total, un « état d'inexistence » (VLP, 106), extatique en quelque sorte, complètement différent par rapport à celui où l'avait plongé la souille.

[...] il finit par trouver en effet la position [...] qui lui assurait une insertion si exacte dans l'alvéole qu'il oublia les limites de son corps aussitôt qu'il l'eut adoptée. Il était suspendu dans une éternité heureuse. [...] Quelle n'était pas sa paix, logé ainsi au plus secret de l'intimité rocheuse de cette île inconnue ! » (VLP, 106).

Le temps suspendu, Robinson remonte vertigineusement à l'aube de son existence, à un moment originaire de sa vie personnelle qui se trouve ainsi, tout entière, remise en question par cette « exaltation de la mémoire spontanée » (Bergson 1965, 59).

« Chaque fois qu'il demandait à sa mémoire de faire un effort pour tenter d'évaluer le temps écoulé depuis sa descente dans la grotte, c'était toujours l'image de la clepsydre *arrêtée* qui se présentait avec une insistance monotone à son esprit. [...] Et comme l'affaiblissement des limites de l'espace et du temps permettait à Robinson de plonger comme jamais encore dans le monde endormi de son enfance, il était hanté par sa mère. » (VLP, 107).

Georges Gusdorf a bien montré que le souvenir d'enfance s'enracine dans la vie profonde, organique de la personne, dans le soubassement anatomique et physiologique des instincts qui gouvernent notre existence et lui fixent ses valeurs premières. C'est un surgissement du passé « condensé autour d'une image, elle-même noyée dans une atmosphère affective » (Gusdorf 1951, 375). À vrai dire, « le problème du souvenir fait ici corps avec celui de l'oubli » (Gusdorf 1951, 375).

Libérée du temps par l'oubli bienfaisant, la mémoire concrète prend le dessus et s'incarne en souvenirs affectifs. Ce sont les sensations élémentaires éprouvées par Robinson dans l'alvéole, sa position fœtale aidant, qui contribuent à l'évocation du passé, de son enfance, et qui président à la résurgence du souvenir-image de la mère : « Il se croyait dans les bras de sa mère, femme forte, âme d'exception, mais peu communicative et étrangère aux effusions sentimentales. » (VLP, 107). Le souvenir prend corps et se déploie dans un essaim d'images symboliques. Des profondeurs telluriques montent l'image de la mère, qui se mêle à celle de la terre, dans une double maternité d'une puissance onirique accrue. L'image fondamentale de la pâte, récurrente dans l'univers tournierien, met en jeu le dynamisme spécifique du modelage en tant que rêve de la création.

« Or c'était sous cet aspect que Robinson revivait le souvenir de sa mère, pilier de vérité et de bonté, terre accueillante et ferme, refuge de ses terreurs et de ses chagrins. Il avait retrouvé au fond de l'alvéole quelque chose de cette tendresse impeccable et sèche, de cette sollicitude infaillible et sans effusions inutiles. Il voyait les mains de sa mère, ces grandes mains qui jamais ne caressaient ni ne frappaient, si fortes, si fermes, aux proportions si harmonieuses qu'elles ressemblaient à deux

anges, un fraternel couple d'anges œuvrant ensemble selon l'esprit. Elles pétrissaient une pâte onctueuse et blanche, car on était à la veille de l'Épiphanie. Les enfants se partageraient le lendemain une galette d'épeautre où une fève se dissimulait dans une anfractuosité de croûte. Il était cette pâte molle saisie dans une poigne de pierre toute-puissante. Il était cette fève, prise dans la chair massive et inébranlable de Speranza. » (VLP, 108-109).

Le passé est ainsi évoqué dans sa plénitude et doué d'une épaisseur et d'une densité charnelle qui envahissent et mobilisent l'être tout entier. Car le souvenir d'enfance, pleinement justifié par la logique du récit, n'est que le véhicule d'une révélation qui le dépasse. Réalité passée et réalité présente se superposent, s'entrevoient en transparence, l'une à travers l'autre, et cette double vérité est édifiante. Le souvenir porte une signification profonde qui renvoie le héros à lui-même, en lui permettant de se recueillir et de pressentir les forces latentes qui contribueront à sa renaissance. Comme le pose Gusdorf, « le souvenir concret indique une coïncidence de nous à nous-même qui, du même coup, nous élève au niveau d'une sorte de transcendance personnelle » (1951, 122). Et d'ici le sentiment de plénitude qu'il fait éprouver.

« Et comme je me sens conforté par cette retraite ! Ma vie repose désormais sur un socle d'une admirable solidité, ancré au cœur même de la roche et en prise directe avec les énergies qui y sommeillent. Il y avait toujours eu auparavant en moi quelque chose de flottant, de mal équilibré qui était source de nausée et d'angoisse. [...] La grotte ne m'apporte pas seulement le fondement imperturbable sur lequel je peux désormais asseoir ma pauvre vie. Elle est un retour vers l'innocence perdue que chaque homme pleure secrètement. Elle réunit miraculeusement la paix des douces ténèbres matricielles et la paix sépulcrale, l'en deçà et l'au-delà de la vie. » (VLP, 111-112).

Par le truchement de la mémoire concrète et du souvenir, le présent et le passé se croisent et s'éclairent réciproquement, tandis qu'à leur confluent une individualité s'épanouit et un destin s'accomplit : « Ne serait-ce pas que Speranza couronne un destin qui s'est dessiné dès mes premières années ? » (VLP, 84).

3. Oubli - mémoire - temps : la sagesse de l'instant

Après cette régression vers les sources de lui-même, « la clepsydre reprit son tic-tac, et l'activité dévorante de Robinson emplît à nouveau le ciel et la terre de Speranza » (VLP, 115).

Mais le héros est désormais engagé sur la voie d'une métamorphose de son être profond, d'une *deshumanisation* redoutable, qu'il observe au début avec une « horrible fascination » (VLP, 53), en s'y refusant et en se réfugiant autant dans l'activisme du présent que dans les habitudes du passé, mais qui se poursuit toujours en lui, même s'il n'est pas encore prêt à l'embrasser.

L'arrivée de Vendredi change tout. Vendredi est l'homme naturel, libre, porteur et incarnation d'idées largement tributaires à la philosophie de Nietzsche : le rire, la légèreté, le culte du soleil, l'oubli nécessaire et bénéfique, l'éternel présent comme éternel retour du même. Tout en paraissant se soumettre à l'ordre de Robinson, il le mine et le voue à l'échec. Échec de l'île administrée, échec existentiel de Robinson, échec de la mémoire comme tentative et possibilité humaine de dominer le Temps. Tandis que son rire dévastateur fait voler en éclats (au sens propre et figuré) les structures du passé, son esprit de liberté guide et prépare l'accouchement de l'homme nouveau.

« Vendredi ne travaillait à proprement parler jamais. Ignorant toute notion de passé et de futur, il vivait enfermé dans l'instant présent. » (VLP, 190). Il initie Robinson à la liberté et lui fait découvrir les vertus de l'oubli. Car c'est l'oubli finalement qui permet réellement de s'insurger contre le Temps. Comme l'affirme le philosophe Jean Lombard, « l'oubli seul permet de faire place à la nouveauté et de recommencer, et en ce sens boire l'eau du fleuve Amélès, Léthé, autrement dit pouvoir oublier, est la vraie condition de la liberté : être libre, c'est ne plus être déterminé par ce qui précède » (Lombard 2014).

En fin de compte, la dialectique de la mémoire et de l'oubli soulève toujours les mêmes questions : de quoi faut-il se souvenir ? Que faut-il donc oublier ? Pour Robinson, il s'agit d'oublier sa vie antérieure, son passé d'être humain civilisé, de dépasser les nostalgies rétrospectives. Chaque « gage de civilisation » est en fait « un ballast mort » qu'il doit « rejeter pour entrer dans une vie nouvelle » (VLP, 173). Il doit renoncer à la « mémoire historique » et se laisser purifier par l'oubli, afin de retrouver une sorte de « mémoire ontologique » (Gusdorf 1951, 320), capable de révéler à l'être sa réalité authentique et de le faire renaître. L'oubli libérateur et créateur et cet « oubli authentique [...] qui opère une sorte de modification au niveau des valeurs personnelles, un remaniement tel que l'horizon intérieur [...] se trouve du même coup transformé. » (Gusdorf 1951, 317).

Ce que Robinson réussit finalement à conquérir au prix de l'oubli, des souffrances, des renoncements, d'un changement profond de tout son être, c'est la sagesse de l'instant qui s'efforce de dominer le Temps en rompant toute solidarité avec lui. C'est l'une des formes que la sagesse revêt dans l'univers imaginaire de Michel Tournier : une attitude héroïque, incarnée dans l'homme-île qui défie le temps et ambitionne de figer l'être dans un état de plénitude et de perfection surhumaines, vouées à l'éternité. En effet, la quête de la sagesse et de l'absolu traverse toute l'œuvre tournierienne, étroitement liée à la recherche de solutions contre le Temps, car la sagesse porte finalement sur la manière de vivre dans le monde et de se concevoir soi-même, sur le rapport à autrui et à la transcendance, sur l'attitude envers le devenir et la mort. Le sage n'est pas seulement un voyant et un inspiré, c'est aussi un initié qui ayant percé les secrets de l'univers, devient capable de maîtriser le Temps et de surmonter ainsi l'angoisse du changement et de la fin inexorable.

Un « bonheur solaire » (VLP, 237) renouvelé à l'infini et vécu dans la plénitude de l'instant : tel est le sens de la surhumanité à laquelle le héros accède, en passant déjà dans le mythe. Pour la décrire, on peut emprunter à Georges Gusdorf le passage suivant :

« Au bout du compte, la connaissance vraie, une fois atteinte, qui coïncide avec la plénitude de la sagesse, signifie la jouissance de l'éternité dès cette vie. Le temporel se résorbe dans l'intemporel. Dissipés les mirages des passions de l'âme, le sage n'a plus, à proprement parler d'histoire. » (1951, 239)

Le jour où, incarné par la goélette le *Whitebird* arrivant dans la Baie du Salut, vingt-huit ans après le naufrage, le passé fait brutalement irruption dans l'univers de Robinson, celui-ci s'en retrouve profondément bouleversé, soumis à une dernière épreuve. D'un coup, « ce rendez-vous avec le passé » (VLP, 251) le confronte au trou de mémoire - « le pli perdu » (VLP, 239) - qui l'avait isolé dans son îlot de temps et l'oblige à se souvenir : « Toutes ses années passées, qui semblaient définitivement effacées, se rappelaient donc à lui par des vestiges sordides et déchirants. » (VLP, 250-251). Le devoir de se souvenir signifie s'arracher à « l'éternité sereine des Dioscures » (VLP, 247), pour essayer de rebrancher son temps personnel sur le temps social et historique des autres.

« Robinson comprit que ces vingt-huit années qui n'existaient pas la veille encore venaient de s'abattre sur ses épaules. Le *Whitebird* les avait apportées avec lui - comme les germes d'une maladie mortelle - et il était devenu tout à coup un vieil homme. » (VLP, 250).

Brusquement ramené au régime de la mémoire et de la temporalité, il doit également affronter l'image d'un autre lui-même, tel qu'il serait devenu si le naufrage ne l'avait pas projeté hors temps, et cette rencontre est révélatrice autant que dévastatrice : « Plus encore que blessé, il se sentait vieilli, comme si la visite du *Whitebird* avait marqué la fin d'une très longue et heureuse jeunesse. » (VLP, 247). Quitter l'île et retourner dans la société signifierait « choir dans un monde d'usure, de poussière et de ruines » (VLP, 246) et Robinson s'y refuse.

« Chaque matin était pour lui un premier commencement, le commencement absolu de l'histoire du monde. Sous le soleil-dieu, Speranza vibrait dans un présent perpétuel, sans passé ni avenir. Il n'allait pas s'arracher à cet éternel instant, posé en équilibre à la pointe d'un paroxysme de perfection [...] » (VLP, 246).

C'est qu'au bout de son initiation, il est devenu un autre. Sa durée, désormais, c'est l'instant et son temps, l'éternité.

« Pour moi désormais, le cycle s'est rétréci au point qu'il se confond avec l'instant. Le mouvement circulaire est devenu si rapide qu'il ne se distingue plus de l'immobilité. Depuis que l'explosion a détruit le mât-calendrier, je n'ai pas éprouvé

le besoin de tenir le compte de mon temps. [...] le temps s'est figé au moment où la clepsydre volait en éclats. Dès lors n'est-ce pas dans l'éternité que nous sommes installés, Vendredi et moi ? » (VLP, 219).

Il se résout donc à clore cette parenthèse « de désagrégation » (VLP, 247). Oublier. Consciemment assumé par le héros, l'oubli - cet oubli *actif*, volontaire, portant en lui une puissance de libération, tel qu'il est défini par Nietzsche dans les *Considérations inactuelles* - l'élève à l'absolu et le relie à la transcendance. L'oubli s'avère gratifiant et Robinson en est transfiguré.

« Le rayonnement qui l'enveloppait le lavait des souillures mortelles de la journée précédente et de la nuit. Un glaive de feu entraînait en lui et transverbérait tout son être. Speranza se dégageait des voiles de la brume, vierge et intacte. En vérité cette longue agonie, ce noir cauchemar n'avaient jamais eu lieu. L'éternité, en reprenant possession de lui, effaçait ce laps de temps sinistre et dérisoire. » (VLP, 253).

Dans son extase solaire, Robinson s'élève de la réalité du temps à l'absolu de l'instant dans lequel l'infini et le fini coïncident.

« Le premier rayon qui a jailli s'est posé sur mes cheveux rouges, telle la main tutélaire et bénissante d'un père. Le second rayon a purifié mes lèvres, comme avait fait jadis un charbon ardent celles du prophète Isaïe. Ensuite deux épées de feu ayant touché mes épaules, je me suis relevé, chevalier solaire. Aussitôt une volée de flèches brûlantes ont percé ma face, ma poitrine et mes mains, et la pompe grandiose de mon sacre s'est achevée tandis que mille diadèmes et mille sceptres de lumière couvraient ma statue surhumaine. » (VLP, 216).

Il vit ce type d'expérience aux limites de la condition humaine, que résume de manière tellement suggestive la belle phrase de Proust : « Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous pour la sentir l'homme affranchi de l'ordre du temps. » (Proust 1927, 224). « Transverbéré » par les rayons du soleil, tout son être subit une véritable transmutation et cette apothéose du héros ayant conquis l'éternité est rendue par une suite d'images matérielles très puissantes, qui relèvent du symbolisme spectaculaire et que sous-tend l'isomorphisme reliant la lumière, l'aube, le rayon et l'or condensés dans le symbole de la couronne, comme chiffre de la conquête de l'esprit et de la transcendance.

« Redressant sa haute taille, il faisait face à l'extase solaire avec une joie presque douloureuse. [...] Sa poitrine bombait comme un bouclier d'airain. Ses jambes prenaient appui sur le roc, massives et inébranlables comme des colonnes. La lumière fauve le revêtait d'une armure de jeunesse inaltérable et lui forgeait un masque de cuivre d'une régularité implacable où étincelaient des yeux de diamant. Enfin l'astre-dieu déploya tout entière sa couronne de cheveux rouges dans des explosions de cymbales et des stridences de trompettes. » (VLP, 254).

La métallisation-minéralisation imaginaire de l'être humain - transformé en sa propre statue - semble garante de force, de résistance, d'immobilité et d'immortalité. Opposée à l'action dissolvante, destructrice et corrosive du temps, elle revêt le héros d'une « jeunesse minérale, divine, solaire » (VLP, 46). Robinson transfiguré en chevalier ouranien, faisant face à l'extase solaire, semble incarner cette définition du bonheur que l'on doit à Nietzsche :

« L'homme qui est incapable de s'asseoir au seuil de l'instant en oubliant tous les événements du passé, celui qui ne peut pas, sans vertige et sans peur, se dresser un instant debout, comme une victoire, ne saura jamais ce qu'est le bonheur [...]. » (Nietzsche 1970, 205).

L'aventure de Robinson semble finalement montrer que la mémoire et l'oubli œuvrent conjointement à l'appréhension du monde et à la construction de l'individu, inextricablement mêlés dans l'alchimie de la personne dont ils orientent le devenir. Entre la mémoire et l'oubli, Robinson dépasse leur dialectique et jouit de leur juste équilibre, concourant à l'épanouissement et au bonheur de l'être. Son évolution est celle de la spirale qui revient au point de départ mais toujours à un autre niveau, portée par un dynamisme ascensionnel, qui est celui d'une spiritualisation aboutissant à la conquête d'une surhumanité fixée dans l'éternité de l'instant.

Références bibliographiques

- Augé, Marc. 1998. *Les Formes de l'oubli*, Paris : Payot & Rivages.
- Bergson, Henri. 1965. Matière et mémoire. Essai sur la relation *du corps à l'esprit*. Paris : Les Presses universitaires de France. Collection : Bibliothèque de philosophie contemporaine. 72e édition. Édition électronique
- Gusdorf, Georges. 1951. *Mémoire et personne. Tome premier. La mémoire concrète. Tome second : Dialectique de la mémoire*. Paris : Les Presses universitaires de France. Collection Bibliothèque de philosophie contemporaine.
- Nietzsche, Friedrich. 1970. *Considérations inactuelles I et II*. Paris : Aubier-Montaigne.
- Ricœur, Paul. 1985. *Temps et Récit. 3. Le temps raconté*. Paris : Seuil.

Sitographie

- Lombard, Jean. 2014. *Philosophie de l'oubli : existence et rapport au passé*. Conférence aux Amis de l'Université, Re transcription, accompagnée de notes et de références, accessible en ligne : https://www.editions-harmattan.fr/auteurs/article_pop.asp?no=29529, page consultée le 20.09.2021.
- Proust, Marcel, 2018. *À la recherche du temps perdu. Le temps retrouvé*. Livre numérique édité par la Bibliothèque numérique romande, accessible en ligne : https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/proust_a_la_recherche_du_temps_perdu_7_temps_retrouve.pdf, page consultée le 25.09.2021.

Sigles

- VLP – Tournier, Michel. 1972. *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Paris : Gallimard. Collection Folio.
- DS – Chevalier, Jean ; Gheerbrant, Alain. 2000 [1973]. *Dictionnaire des symboles*. Paris : Éditions Robert Laffon/Jupiter.